

ADONIS, POÈTE DE PEINTURE

PAR HUBERTUS VON AMELUNXEN

Lorsque, il y a environ deux siècles, l'Anselmus d'E. T. A. Hoffmann, dans *Le Vase d'or*, copiait des textes dans sa petite pièce de travail à Berlin et, pris entre la lisibilité de l'écrit et les fantasmagories qui naissaient de la sémantique, sombrait dans une légère démente, les arabesques bondissaient depuis les caractères, se vrillaient autour du copiste et l'emportaient vers ses désirs et ses envies. « Du mot à l'image » — comme si c'était si simple. « La poésie, à mes yeux, complète l'homme, elle n'est en rien son image », écrit Adonis (*Six Notes du côté du vent*, p. 188). Ce que nous ne comprenons pas, ce que nous ne pouvons pas lire, c'est l'image. L'écriture araméenne, l'alphabet phénicien : l'alphabétisation est, avec celle des mathématiques, la plus haute abstraction de ce monde, destinée à placer le monde et les choses du monde dans le temps, dans le temps grammatical et sémantique. Elle nous permet surtout de rendre les choses compréhensibles par les dénominations. Le mot est donc, en tant qu'image, abstraction, et l'on peut certes se disputer pour savoir si l'image est aussi un mot, on sera forcé de concéder une texture à chaque image. Adonis sait la dénivellation qui existe entre l'homme, le mot et l'image. La poésie n'est *en rien* l'image de l'homme, dit-il. Et dans les images d'Adonis, une image de l'homme n'apparaît que comme pastiche, collage ou assemblage. Ses images font l'effet d'illuminations ; dans le tissu dense de l'image et de l'écrit, l'écrit est omniprésent, même là où il recouvre les surfaces sous forme de gribouillage. Moins par l'esthétique que par la pensée et l'action, on peut appliquer le mot de Barthes qualifiant Cy Twombly de *peintre d'écriture* à Adonis, comme *poète de peinture*. La poésie fonde une présence de l'invisible, l'image est un voilement du visible.

L'œuvre poétique d'Adonis commence dans les années 1950, son œuvre plastique dans les années 1990. Donner leur liberté aux mains, c'est ainsi qu'il décrivait ses premières tentatives, bien que l'écrit, par ses ligatures précises, presque calligraphiques, requière déjà une certaine souplesse. Tout se passe comme si, du texte, de la composition poétique, s'élevait quelque chose qui se libère, anonyme, de la désignation nominale, une « âme désarmée », comme l'aurait dit Mahmoud Darwich — où ne règne aucune puissance, aucune doxa, mais un scintille-

ment précis de la forme, des couleurs et des choses qui se déposent sur l'écriture et entre l'écriture, écrites, rayées, collées, assemblées ou montées. « Je considère donc que ce que j'ai fait n'est qu'un prolongement de mon écriture poétique », dit Adonis. Mis à part deux images qui contiennent ses propres poèmes, toutes les autres présentent des poèmes de l'époque pré- et paléo-islamique. Ici, dans cet espace, les odes ou les cassides remontent à l'époque préislamique et décrivent, sous une forme et une structure déterminées, la vie des bédouins. On les appelle *mu'allaqat*, des poèmes « suspendus », des poèmes « précieux », *leur simplicité est complexe*. Dix d'entre eux sont arrivés jusqu'à nous. Permettez-moi de me concentrer, dans le bref temps qui m'est imparti, sur ces images-là, celles que vous avez sous les yeux. Avant qu'elles ne soient collectées sous forme écrite au IX^e siècle, leur transmission était orale, elle se faisait dans le même souffle que le sable et que le vent. La fixation écrite transforme ce qui a été dit — la glace sous l'alphabet — tout autant que la transcription faite par Adonis et ses ajouts ou superpositions graphiques, entre le palimpseste et la rayure.

Que se passe-t-il ici ? Une chute dans le temps. Je ne connais aucun art qui, dans la poésie comme dans l'image, conçoive comme celui-ci l'image comme un présent, un présent encore loin d'être accompli. Dans sa vie, Adonis s'est heurté à des frontières, territoriales, religieuses (si l'on peut s'exprimer ainsi) et politiques. Sa poésie peut nous mener, depuis la poésie préislamique, à la poésie romantique d'un Novalis, à celle, surréaliste, d'un René Char ou d'un Tristan Tzara, à la poésie analytique et somnambule d'un Henri Michaux et jusqu'à celle de nos contemporains. Comment un homme peut-il être dans son temps tout en embrassant un millénaire et demi ?

Et la réalité n'est-elle pas qu'un art ne fait justement l'expérience de son propre présent que lorsqu'il est art ? Et cet art est donc désormais présent, il le restera toujours — un art qui est passé n'est pas un art. La réalité n'est-elle pas que le moment est le bond discret dès lors que, dans l'instant, une histoire sans nom, indicible, se déploie sous forme de présent ? Des poèmes écrits de la main d'Adonis, une histoire rayée, la narration sensée suspendue, une histoire recueillie par des dessin d'Adonis, l'ici et le maintenant, puis apportée ici, auprès de nous, comme venue d'un



Sans titre.
2008, collage
et peinture
sur carton
contrecollé
sur carton blanc,
67,5 x 50 cm.

futur, par Adonis, avec tendresse et violence, avec amour et souffle, et avec de l'encre, le sang de l'âme ? Désormais, on pouvait aussi observer formellement les ponctuations graphiques des trajets textuels – passé, voyage et entité de l'être humain –, les rythmes sur les lieux des textes où tout ce qui est approximatif tombe

chez Adonis dans la liberté des mains puis dans l'enveloppement sensible des mots. Une fois de plus. ■

(Extrait d'un discours prononcé à la galerie Pankow, Berlin, le 21 janvier 2020, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni)